

Choisir cette ville dans un pays inconnu, c'était répondre à une demande intérieure surgie soudainement ou façonnée peu à peu. Je ne sais plus maintenant ; je me trouve dans une réalité autre, où j'ai atteint ce sentiment d'infamiliarité, né du désorientation de l'ouïe, de la vue, du goût. "*Altra lingua : traduttore traditore*". Ces quelques mots, je les connaissais et les avais mémorisés avant le départ. Ne me demandez pas pourquoi ceux-là plutôt que d'autres : je n'en sais rien. Je les fais défiler silencieusement en moi dans le hall de l'hôtel où je suis descendu, assis face à une tasse de café à la belle teinte noire rehaussée d'un liseré doré, n'ayant pas encore sorti de ma veste la boîte de cigarillos achetée au débarcadère della stazione marittima di Roma. La réceptionniste me sourit, par réflexe face à tout client présent dans ce hall ou pour ce qu'elle croit percevoir de moi, l'étranger nouvellement arrivé et sans date précise de départ ? J'ai une ville-civilisation à parcourir mais quelque chose d'indéfini-stable me retient ici, enclos. La gorgée de café ne produit pas l'effet imaginé. La force et la suavité qui s'en dégagent me sont déjà connues. Mon regard parcourt la pièce et me rapporte le même univers sans déroute, du journal imprimé en caractères latins aux lampes et aux rideaux au design désuet, à la réceptionniste affable et discrète, aux poignées de porte chromées qui renvoient un reflet mat inattendu, au parfum de brioche toastée qui persiste dans l'air clos et de détergent passé ce matin qui s'évapore du sol. Je souris intérieurement en me disant que je suis peut-être le seul corps *décalé* ici présent. La réceptionniste a sans doute perçu ce mouvement que je pensais imperceptible. Elle ne se contente plus de me voir de biais, elle tourne franchement son visage, y plaçant un franc sourire, que l'on dirait fraternel. Au même moment ma main gauche découvre une légère ravine dans le cuir du fauteuil. En la parcourant sous plusieurs angles, en caresses appuyées, l'épaisse peau rappelle la mémoire des hôtes qui m'ont précédé à l'ostale delli scipatori. Depuis la fenêtre de la chambre où je suis remonté, la tasse de café bue et laissée sur la table basse du salon, face à l'entrée, en fanal de bienvenue pour un éventuel nouvel arrivant, je me trouve à l'aplomb d'un marronnier d'une envergure et d'un jaune denses. Cet arbre m'atteint. Durant le court voyage qui m'avait conduit ici, j'espérais déterminer ce qui, dans l'ordre des choses et de l'effet qu'elles ont sur nous, relève de l'objet, du lieu, de l'heure, de notre être. Placé en présence de ce marronnier, j'étais absorbé dans l'expérience attendue, sans avoir pu m'y préparer. Tout le restant du séjour, assis en terrasse d'une des multiples places pavées que contient cette ville et dont l'atmosphère et les effets de scène sont si divers, marchant parmi les vestiges empilés de bâtiments datant d'un siècle ou de deux millénaires, tentant de comprendre l'échange de voisins de table non par la langue mais par la gestuelles et les postures, lisant la surface des photographies plutôt que le corps des articles d'un journal ou magazine récupéré sur la voie publique, humant les yeux fermés l'odeur concentré et froide des cyprès, je n'ai pu retrouver une empreinte aussi profonde et durable que celle laissée par le marronnier de la cour d'hôtel du premier jour. Dès le lendemain, je réglai ma note, à la surprise spontanée de la réceptionniste, vite ravalée par déformation professionnelle, et je partis en quête d'un nouveau lieu d'ancrage, demandant systématiquement à vérifier la vue depuis la chambre proposée à la location avant de confirmer ma réservation et déclinant la proposition dès qu'un arbuste voire un arbrisseau se trouvait dans le champ de vision. Je vivais une des périodes les plus sereines et intenses connues jusqu'alors, à l'ombre d'une ville me devenant proche par paliers irréguliers et languissante accoutumance. J'étais devenu étranger à l'idée même d'étrangeté. Bientôt, je me lierai à elle